

Démétrius : drame en vers

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **9 (1911-1912)**

PDF erstellt am: **31.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-748872>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DÉMÉTRIUS¹⁾

DRAME EN VERS

UN PROLOGUE — QUATRE ACTES — SIX TABLEAUX

PAR VIRGILE ROSSEL

*

ACTE DEUXIÈME

Au kremlin. La scène représente la salle du trône. Dans le fond, par une porte grande ouverte, on aperçoit un lit sur lequel repose le cadavre de Boris Godunof. Au commencement de l'acte, Xénia et Fédor sont en prières auprès du corps de Boris. L'archevêque est sur le devant de la scène.

SCÈNE PREMIÈRE

L'ARCHEVÊQUE, FÉDOR, XÉNIA.

L'ARCHEVÊQUE.

Dieu le veut . . . Godunof, Godunof, nom éteint!
O tzar, en périssant, tu scellas le destin
De ta race. Toi seul pouvais, par ton génie,
Ton labeur acharné, ta prudence infinie,
Conjurer nos malheurs. Fédor n'est qu'un enfant!
On acclame partout l'imposteur triomphant;
Le peuple nous maudit, nos armes nous trahissent,
Les troupes du kremlin même désobéissent!
Boyards, strélitz, chacun a bien baisé la croix
Devant Fédor, ainsi qu'au temps des anciens rois:
Baiser de Judas, vide et menteuse formule!
Voici, la félonie en vain se dissimule:
Galitzine est vendu, Basmanof est vendu;
Au prétendant, Rosen lui-même s'est rendu.
Et tous avaient juré qu'ils te seraient fidèles,
Pauvre enfant, tendre oiseau dont les petites ailes
N'osent s'aventurer encore loin du nid!
Boris! le sort en est jeté, tout est fini . . .
Allons! Résignons-nous et prions!

Xénia et Fédor ont quitté le chevet de leur père. Ils sont parvenus sur le devant de la scène, non sans avoir entendu les dernières paroles de l'archevêque.

¹⁾ Voir numéros des 1^{er} et 15 Février.

XÉNIA

Mais l'enceinte

De ce palais est forte, et puis la ville sainte
N'a pas remis ses clefs aux Polonais. Pourquoi,
Quand tout n'est pas perdu, perdrons-nous la foi?

A Fédor.

Mon frère, un cœur royal vers le péril s'élançe . . .

FÉDOR

O Xénia, ma sœur, que n'ai-je ta vaillance?
Hélas! Je ne sais ni combattre, ni mourir.

XÉNIA

Prince, un tzar se défend. Qui pourrait secourir
Ceux qui ne trouvent pas de secours en eux-mêmes?
Mon frère, soyons prêts! Tzar, un effort suprême!
Ah! si j'avais ton nom, Fédor . . .

FÉDOR

Et moi ton cœur!

XÉNIA

Plutôt qu'abandonner le trône à nos vainqueurs,
Je verserais mon sang sur ses marches augustes.
Pourquoi nous refuser, à nous, les bras robustes,
Les jeux fiers de l'épée et de la mort? Pourquoi?

FÉDOR

Ma sœur!

XÉNIA

Un roi, Fédor, montre une âme de roi.
Un grand nom n'est jamais indigne d'un grand rôle.
Frère, tu jetteras ton sceptre aux pieds d'un drôle?

L'ARCHEVÊQUE

Silence, mon enfant! C'est à Dieu de parler.

Ils tombent à genoux.

Prions!

Plusieurs boyards se précipitent sur la scène, en poussant des cris de terreur.

SCÈNE DEUXIÈME

LES MÊMES. DES BOYARDS.

UN BOYARD, suivi de quelques autres.

Fuyez!

XÉNIA, se relevant brusquement.: Ce n'est pas l'heure de trembler.
Il faut mourir!

L'ARCHEVÊQUE

Le peuple a donc livré la place?

UN BOYARD

Oui. Le kremlin lui-même est pris. La populace
Entoure le palais . . . Le temps presse . . . Fuyez!

UN BOYARD, à Fédor, qu'il entraîne.

Prince, fuyons!

XÉNIA, arrêtant Fédor. Fuir, toi?

UN BOYARD Fuyons, prince!

XÉNIA, se plaçant devant eux. Essayez!

Je suis fille d'un tzar . . .

FÉDOR. O ma sœur!

XÉNIA Une épée!

Elle arrache une épée à l'un des boyards.

C'est en me défendant que je serai frappée.

Elle ramène rudement son frère sur le devant de la scène.

Vous pouvez fuir, messieurs; mais lui, le roi, non pas.

Frère, nous nous devons un glorieux trépas :

C'est en bravant la mort qu'un prince reste un maître.

FÉDOR, cherchant à fuir.

Ils viennent . . . Laisse-moi!

XÉNIA Sois ce que tu dois être!

Et reste! Aux boyards.

Mais fuyez, vous autres!

FÉDOR Quoi! sans nous? . . .

XÉNIA, tenant Fédor par la main.

Fuyez, messieurs!

UN BOYARD, honteux. Jamais.

UN BOYARD Nous mourrons avec vous!

UN BOYARD
Tous!

TOUS Tous!

FÉDOR, au comble de l'effroi. Ma sœur, ma sœur! . . .

XÉNIA Tu resteras!

FÉDOR, essayant de se dégager. Ils viennent!

XÉNIA, aux boyards.

Protégez-le! A l'Archevêque. Priez! . . .

L'ARCHEVÊQUE Les anges nous soutiennent!

Une bande d'hommes armés fait irruption sur la scène. Elle est suivie de tout un peuple. Après une courte, mais vive résistance des boyards, on s'empare de Fédor et de Xénia.

SCÈNE TROISIÈME

LES MÊMES. HOMMES ARMÉS. GENS DU PEUPLE.

UN HOMME ARMÉ, saisissant Xénia.

Ah! sa fille . . .

XÉNIA

Oui, je suis la fille de ton roi.

DES VOIX Tuez tout!

UN HOMME ARMÉ, à Xénia.

Toi d'abord!

XÉNIA, le repoussant.

Manant . . . Prend garde à toi! . . .

Il veut la frapper; elle riposte.

Tu le veux! Elle court ensuite à Fédor, confondu parmi les boyards. La lutte s'engage. Fédor a redressé la tête et tiré son épée.

FÉDOR

Xénia, ma sœur, je serai digne

De toi.

DES VOIX

Tue!

XÉNIA, à Fédor.

O mon frère, ô mon tzar! Viens! tu signes

De ton sang ton premier acte royal . . .

Elle l'étreint passionnément. — Aux hommes armés.

Allez!

Qu'attendez-vous? Tuez vos maîtres!

DES VOIX

Tuez-les!

Des épées se lèvent. Au même instant, surviennent Démétrius, Marfa, Marina, Olga.

SCÈNE QUATRIÈME

LES MÊMES. DÉMÉTRIUS, MARFA, MARINA, OLGA, MNISZECH, ODOWALSKY, KORELA, BASMANOF, BASILE et DÉMÉTRIUS CHOUISKI.

DÉMÉTRIUS

Des hommes, égorger des enfants!

MARFA

Qu'on les garde!

Les enfants du bourreau? La chose me regarde.

L'ARCHEVÊQUE, écartant la tenture que Fédor et Xénia, en sortant de la chambre où repose leur père, avaient laissé retomber derrière eux.

Tu les tueras après. Triomphe auparavant!

MARFA, sur le seuil.

Eh! qu'en ferais-je mort? Je le voulais vivant.

Oui, cette chose inerte et ce masque livide,

C'est bien lui, Godunof. Mais la haine est avide,

Et ce spectacle met la mienne en appétit.

Me venger de cela? Non, ce serait petit!
Les chiens se chargeront d'accomplir cet ouvrage.

Aux soldats.

Vous jetterez au chiens . . .

XÉNIA, se plaçant devant le cadavre. Ayez-en le courage!

Se frappant la poitrine.

Tant que ce cœur battra, vous ne le ferez point.

MARFA De quel droit? . . .

XÉNIA Osez-le!

DÉMÉTRIUS Ma mère!

MARFA Je t'enjoins

De ne pas me voler ma vengeance, et j'espère . . .

DÉMÉTRIUS

Mais conçois . . .

MARFA, montrant Fédor. Offre donc la couronne à son frère!

Fléchis donc les genoux devant ce fol orgueil!

Le bourreau de ta mère est mort, prends donc le deuil!

DÉMÉTRIUS

Un cadavre est sacré.

MARFA

Quoi! des choses sacrées,

Ces yeux, ces yeux cruels, ces lèvres abhorrées

Qui dictèrent ma honte et ton meurtre, ces mains

Dont les doigts sont encor souillés de sang humain? . . .

L'ennemi peut mourir sans que la haine tombe.

Près des tzars endormis tu lui ferais sa tombe,

Que le sol profané rejetterait ses os.

Aux chiens!

DÉMÉTRIUS

La mort absout. Ces deux faibles roseaux

Ne peuvent exciter la colère du chêne.

Il montre Xénia et Fédor.

Leurs malheurs n'ont-ils pas rassasié ta haine?

Orphelins, condamnés, eux, des enfants de roi,

A vivre désormais misérables . . .

MARFA

C'est toi,

C'est toi, le fils d'Ivan, toi, mon fils? . . .

Démétrius recule et pâlit. Quel sang coule

Dans tes veines?

DÉMÉTRIUS, se ressaisissant.

La force est clémente.

MARFA

Tu foules

Aux pieds tous tes devoirs envers moi. Tu trahis . . .

DÉMÉTRIUS

Je veux donner un grand exemple à ce pays.
Vois! La mère a pressé son fils sur sa poitrine,
L'exilée a repris sa place de tzarine,
La victime survit au bourreau châtié:
Le droit de la vengeance est ici la pitié.

MARFA, avec amertume.

Dmitri, sois généreux jusqu'au bout!

DÉMÉTRIUS

Je pardonne.

Ils sont libres! Xénia entraîne Fédor. Les boyards se jettent aux pieds
de Démétrius, qui, du geste, leur enjoint de suivre leurs anciens maîtres.

UN BOYARD

Merci! Les boyards se relèvent et sortent.

MARFA, à part.

Mon fils, la tête ordonne

Chez un tzar; tu n'entends, toi, que la voix du cœur.
Le première vertu d'un prince est la rigueur . . .
Par instants, il me vient une pensée horrible:
Es-tu du sang d'Ivan qu'on nommait le Terrible,
O toi qui sais si mal haïr et te venger?

DÉMÉTRIUS, aux soldats et gens du peuple.

Retirez-vous! Tous s'éloignent. — Aux chefs.

Le fer est chaud. Pour le forger,
Amis, nous n'avons pas d'heure à perdre. A Marfa.

Ma mère,

Ce palais est à toi . . . Dans un Conseil sommaire,
Nous avons à régler les destins du pays . . .

Je te retrouverai . . . Ma mère! Il lui saisit les mains.

MARFA, sombre et glacée.

J'obéis.

DÉMÉTRIUS, bas, à Marina.

Je t'attendrai . . . Ici . . . Marfa sort, suivie de Marina et d'Oïga.

SCÈNE CINQUIÈME

DÉMÉTRIUS et SES CHEFS.

DÉMÉTRIUS

La victoire est complète!

ODOWALSKI

Tu tiens un glaive, tzar, non pas une houlette;
Nous avons notre part de butin à gagner.
Or . . .

DÉMÉTRIUS C'est mon droit, et c'est mon devoir d'épargner
Moscou.

ODOWALSKI Mais nos soldats . . .

DÉMÉTRIUS Il faut que la clémence
Apprenne à mes sujets que mon règne commence.
Tout pillage sera réprimé sans procès; ^{BN}
Il s'est déjà commis trop de sanglants excès.

ODOWALSKI Sire, vous oubliez qu'une ville conquise . . .

DÉMÉTRIUS C'est une ville russe et c'est moi qui l'ai prise.
Vous autres, Polonais, vous pourrez me blâmer:
Pour être aimé d'un peuple, il faut savoir l'aimer.
Et ce peuple est le mien. Oh! je vous dois mon trône;
Un tzar, Odowalsky, n'accepte pas d'aumône;
La Russie est assez riche pour vous payer;
Et, s'il vous en coûtait de rentrer au foyer,
Car la Pologne est loin si la patrie est chère,
Reposez-vous ici de nos longs mois de guerre!
Vous m'aidâtes à vaincre, aidez-nous à régner!

ODOWALSKI Je reste.

LES AUTRES CHEFS POLONAIS Nous restons.

KORELA, s'adressant à Odowalsky. Tu peux t'y résigner.
Moi, je hais les palais et leurs foules serviles;
Ma poitrine se sent à l'étroit dans les villes.
J'aime le steppe immense et son large horizon,
Avec ses oasis d'arbres et de gazon,
Ses villages d'un jour qu'avec soi l'on emporte,
Le vent et de hardis cavaliers pour escorte.

DÉMÉTRIUS Toi qui fus des premiers à te lever pour moi,
Korela . . .

KORELA Korela se souviendra de toi.
A l'heure du péril, demain comme naguère,
Tu verras l'amoureux de voyage et de guerre,
Chevaucher, glaive au poing, à tes côtés. Adieu!

Ma maîtresse est ma lance et je ne crains que Dieu.
Mes compagnons, ce soir, vont se remettre en route.
A l'heure du péril, je suis là. Il sort.

DÉMÉTRIUS, à part.

Que redoute

Cet homme? ... Serge est mort... Je suis le tzar... Allons!

Aux chefs.

Le pays nous attend à l'œuvre. Travaillons,
Pour combler les espoirs que mon nom a fait naître!
Le peuple doit sentir qu'il a changé de maître:
Mais la tête d'un seul ne peut suffire à tout;
L'ancien gouvernement de Boris est dissous;
Il s'agit désormais d'organiser le nôtre.

BASMANOF, montrant les chefs russes.

Il n'est de volonté, mon prince, que la vôtre.
Nous avons tous servi sous Boris. Cependant,
Quand votre droit meilleur nous parut évident,
Nous nous sommes battus pour le tzar légitime.

DÉMÉTRIUS

Basmanof, n'as-tu pas entre tous mon estime,
Toi, le bon capitaine et le sujet loyal?

BASMANOF

Sire!

DÉMÉTRIUS Ce sera mon premier décret royal:
Je te fais général en chef de mon armée.

BASILE CHOUISKI

Il n'est pas noble.

DÉMÉTRIUS

Soit. Talent et renommée

Sont titres de noblesse à la cour de Dmitri.

DÉMÉTRIUS CHOUISKI, à quelques chefs russes.

D'un vulgaire soudard faire son favori:
Le tzar promet!

DÉMÉTRIUS, à Basile Chouiski. Ton frère et toi, je vous destine
Aux suprêmes emplois.

BASILE CHOUISKI, s'inclinant.

Sire!

DÉMÉTRIUS

Avec Galitzine,

Rosen et Bielski. Vous aurez à remplir
De grands devoirs, messieurs; sachez n'y point faillir!

La Russie aujourd'hui se meurt dans l'anarchie
Et, sous son dur fardeau de désordre fléchi,
Rampe en tendant les mains vers son sauveur.

BASMANOF

Vers toi!

DÉMÉTRIUS

Sa souffrance a touché le cœur de votre roi.
Je veux être un ami pour elle plus qu'un prince, —
Même un ami pour ceux que mon triomphe évince.
Les parents de Boris ne seront pas exclus . . .

BASILE CHOUISKI, protestant.

Mais leurs torts envers toi . . .

DÉMÉTRIUS

Je ne m'en souviens plus.

BASILE CHOUISKI

Moins une grâce est due, et plus vite on l'oublie:
C'est bien lourd à porter, sire.

DÉMÉTRIUS

Un peu de folie

Est la fleur dont on aime à parer son bonheur.

Aux chefs polonais.

Quant à vous, mes amis polonais, sur l'honneur,
Je suis fier de garder vos vaillantes épées;
Pareilles à vos cœurs, elles sont bien trempées, —
Mais nous les laisserons quelque temps au fourreau.
Plus tard, un vent de gloire enflera nos drapeaux,
Et de la mer Baltique aux confins de l'Asie,
Tout l'Orient sera ton domaine, ô Russie! . . .
Le présent passe avant les rêves d'avenir;
Et d'abord, ce grand jour doit grandement finir:
Aussi bien, j'interdis le meurtre et le pillage,
Et, cette nuit, Moscou sera comme un village
Plongé dans le silence et dans la paix des champs.
Vous m'avez entendu?

DÉMÉTRIUS CHOUISKI, aux chefs russes.

Ses avis sont tranchants,

Messieurs. Il règnera.

BASILE CHOUISKI, à son frère.

Longtemps?

DÉMÉTRIUS CHOUISKI

Qui peut le dire?

DÉMÉTRIUS

Vous m'avez entendu?

BASMANOF

Nous obéirons, sire. Ils sortent.

SCÈNE SIXIÈME

DÉMÉTRIUS, puis MARFA

DÉMÉTRIUS, songeur.

Ma fortune m'effraie et j'ai peur de demain.

MARFA, arrivant par la droite.

Mon fils!

DÉMÉTRIUS Ma mère, toi? Tu pardonnes? Ta main!

MARFA Abîme de pardon que le cœur d'une mère! . . .
Quand j'ai revu Boris . . . Nous avons mieux à faire,
Moi qu'à vivre de haine et toi de rêve, enfant.
Ce n'est pas tout que d'être un prince triomphant,
Dmitri; ce n'est pas tout non plus que la vengeance.

DÉMÉTRIUS

Tzarine . . .

MARFA Appelle-moi ta mère! L'indulgence
Est la douce vertu des mères. Ah! je sais,
Un cœur jeune est ouvert aux généreux excès;
La main ne se tend pas sans faire une largesse,
A vingt ans; mais bonté n'est pas toujours sagesse.
Ainsi, tu vas admettre en ton Conseil des gens
Qui furent, pour Boris, de dociles agents:
C'est par ses ennemis que mon fils administre!
La confiance aveugle est un mauvais ministre;
Les dignités par toi vont à l'indignité,
Et les faveurs à ceux qui l'ont moins mérité.
De perfides valets perdent les meilleurs maîtres;
Trop de tes serviteurs ont des faces de traîtres,
Et j'en connais plus d'un qui se parjurera.
Et puis, Dmitri, demain, quand ton peuple apprendra
Que la Pologne donne au tzar une tzarine,
La Pologne haïe et maudite . . .

DÉMÉTRIUS

Marine,

Marine, c'est ma vie, ô mère!

MARFA

Tu défends

Ton désir, et non plus ton devoir, mon enfant.

DÉMÉTRIUS

Mais mon trône, sans elle . . .

MARFA! Ah! la reconnaissance! . . .
Tu partagerais donc ton nom et ta puissance
Avec ta Polonaise? Enfant, c'est trop payer,
Et tu n'as pas le droit de te mésallier.

DÉMÉTRIUS, presque gaîment.
Raison d'état!

MARFA Raison d'état, raison de prince!
Au reste, elle viendrait du fond de sa province,
Fille d'un hoberau plus gueux qu'un paysan,
Comme de ta fortune elle fut l'artisan,
Je passerais sur tout, Dmitri . . . Chez cette femme,
Ce que j'ai pressenti de moins noble, c'est l'âme.

DÉMÉTRIUS, apercevant Marina.
Marina!

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES. MARINA.

MARFA, à Marina qui se retire.

Demeurez! Je lui parlais de vous.

DÉMÉTRIUS, suppliant.

Soyez prudente!

MARINA, avec hauteur.

Eh quoi! la prudence . . .

MARFA

Entre nous,

Ma fille, la franchise est encore meilleure.

MARINA! Madame . . .

MARFA

J'expliquais à Dmitri tout à l'heure,
Qu'avant de vous unir par des liens sacrés,
Vous m'entendrez d'abord, et vous réfléchirez.
N'étant point de son rang, n'étant pas de son culte,
Polonaise au surplus, vous n'avez . . .

MARINA, à Démétrius.

On m'insulte!

Mes droits . . .

MARFA

Vos droits? Quels droits pourriez-vous invoquer?

MARINA

Mon amour — et le sien! Elle se place aux côtés de Démétrius.

MARFA

Je vous fais remarquer,
Mon enfant, que l'amour est une fantaisie

Dont on peut, à vingt ans, goûter la poésie.
Dmitri n'est plus Dmitri, ma fille; c'est le tzar.

MARINA, à Démétrius.

Défends-moi, sinon . . .

DÉMÉTRIUS Mère!

MARFA Eh! parce qu'un hasard
Te permit d'enjôler mon fils et de lui plaire . . .

MARINA, ne se contenant plus.

Votre fils?

DÉMÉTRIUS Marina! Il l'implore du regard.

MARFA Discutons sans colère,
Enfants! Le peuple veut que les fils de ses rois
Aillent prendre très haut la reine de leur choix.
Les Russes sont aussi de bons chrétiens. Qu'on vienne
Leur donner pour tzarine, au lieu d'une chrétienne,
Une hérétique, on n'est plus digne de régner.
Ne les offensez point! Celui qui fait saigner
Leur foi, leur a porté la plus mortelle injure.
Ils ne l'oublieront pas . . . Mon fils, je t'en conjure,
Immole ton funeste amour à ton devoir!

DÉMÉTRIUS

Le pourrais-je?

MARFA Tu veux, et vouloir c'est pouvoir!

DÉMÉTRIUS

Mère, je ne peux pas!

MARINA

Quand votre fils, Madame,
Me jura sur la croix que je serais sa femme,
Il n'était qu'un obscur et mince prétendant;
Notre argent, nos soldats et mon amour aidant,
Il revêt aujourd'hui la pourpre impériale.
Vous me récompensez d'une façon royale,
Madame. Votre fils ne vous suivra jamais.

MARFA Mais le tzar me suivra.

DÉMÉTRIUS, à Marfa.

Je l'aime!

MARFA

Tu l'aimais!

DÉMÉTRIUS

Ma mère, seriez-vous à ce point inflexible?
Oh! demandez-moi tout, mère, hors l'impossible!
J'aime. Je suis lié par mon serment.

MARINA

Et moi,

Par mon amour.

MARFA

Dmitri, prononce un mot de roi!
Cesse enfin de parler et d'agir comme un page!
Redeviens tzar, Dmitri! Déchire cette page
Au livre où ta jeunesse a griffonné des vers:
De larges feuillets blancs devant toi sont ouverts;
En bonne et forte prose, écris-y de l'histoire!

MARINA

Ah! vous croyez déjà tenir votre victoire?
Déjà sur mon cercueil on a planté les clous!
Eh bien! non, et s'il faut se manger entre loups,
J'ai les dents longues...

A Démétrius, bas.

Toi, songes-y! Je t'immole,

Avec moi.

DÉMÉTRIUS

Marina!

MARINA

Ta défense est bien molle.
Poussée à bout, je peux lui crier ton secret.

MARFA

Sans doute, elle t'a dit qu'elle se vengerait...

MARINA

Oui, je me vengerai, cruellement.

MARFA

Qu'importe!
Elle est entrée ici, j'exige qu'elle en sorte:
Une fille de roi seule doit y régner.

MARINA, à Démétrius.

Tremble!

MARFA

Mon premier mot restera mon dernier.
Vous me connaissez mal; je sais vouloir, ma belle.
A sa mère, mon fils ne sera pas rebelle.

A Démétrius.

Ordonne-lui!...

DÉMÉTRIUS, affolé.

Ma mère!

MARINA

Il oserait?...

MARFA

Comment,

Tu recules? Un tzar ne serait qu'un amant?

MARINA, s'emparant de la main de Démétrius.

A mes côtés! Bas. Dmitri, si tu tiens à ta tête . . .
Ton secret dévoilé, c'est la fin de la fête,
Et c'est, au lieu d'un sceptre en main, la corde au cou.

MARFA, repoussant Marina.

Que dira la Russie et que dira Moscou?
Elle menace, enfant; je vois son stratagème. ❧
Obéis-moi, Dmitri! . . . Dmitri! . . .

MARINA, arrachant le tzar à sa mère.

Dmitri!

DÉMÉTRIUS, dans les bras de Marina.

Je l'aime!

· RIDEAU ·

(La suite au prochain numéro.)



JUSTINUS KERNER

Die Erinnerung an zwei aus Schwaben stammende Dichter wird im Laufe dieses Jahres wachgerufen werden: in der Nacht vom 21. auf den 22. Februar werden fünfzig Jahre vergangen sein, seit Justinus Kerner sein Haupt aufs Sterbekissen neigte; am 13. November aber vollendet sich das erste halbe Jahrhundert seit Ludwig Uhlands Hingang. Man wird nicht verfehlen, da und dort auf Kerner hinzuweisen; Uhland wird man als einen Großen im Reich der deutschen Poesie überall feiern. Eingehende Beschäftigung mit Justinus Kerner hat mich zu der Überzeugung geführt, dass dieser Dichter zu den Lyrikern gehört, die wir nicht vergessen sollten und dass er als solcher in gewisser Hinsicht über Uhland zu stellen ist, wie dieser den Freund als Romanzendichter weit überragt. Dass Kerner dem Gedächtnis späterer Generationen einigermassen hat entschwenden können, das erklärt sich meines Erachtens hauptsächlich daraus, dass der allzu Sorglose, „dem das Dichten weniger ein künstlerisches Tun als ein menschliches Lebensbedürfnis war“, der Öffentlichkeit mitzuteilen